



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

43 | octobre 2008
Varia

Écrans et fumées : Diderot maître de l'ambiguïté dans ses lettres à Mme d'Épinay

Odile Richard-Pauchet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/3482>
DOI : 10.4000/rde.3482
ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 29 octobre 2008
Pagination : 33-48
ISBN : 978-2-952089-8-0
ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Odile Richard-Pauchet, « Écrans et fumées : Diderot maître de l'ambiguïté dans ses lettres à Mme d'Épinay », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 43 | octobre 2008, mis en ligne le 29 octobre 2010, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/3482> ; DOI : 10.4000/rde.3482

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2019.

Propriété intellectuelle

Écrans et fumées : Diderot maître de l'ambiguïté dans ses lettres à Mme d'Épinay

Odile Richard-Pauchet

- ¹ Dans la conclusion d'une thèse naguère dirigée par Georges Benrekassa, et consacrée aux *Lettres de Diderot à Sophie Volland*¹, nous soulignons la nécessité d'un élargissement du champ de l'étude, en proposant notamment d'ouvrir la réflexion à d'autres destinataires que Sophie². L'occasion nous est donnée de ne pas laisser ce vœu *lettre morte*, et de constituer un pôle de travail pour des approches déconcentrées de cette correspondance. Celles-ci permettront de nuancer, nous l'espérons, l'idée, totalisante à l'excès, d'un « Diderot épistolier » cohérent, au style et à l'esprit homogènes, dont Benoît Melançon a posé le principe³ ; et d'alléger d'autre part le poids de la correspondance avec Sophie, dont la surreprésentation numérique a pu jouer en faveur de cette image monolithique, au détriment d'une réalité beaucoup plus subtilement polyphonique⁴.
- ² On peut critiquer la pertinence comme la performance d'une étude épistolaire « par destinataires », question qui rejoint d'ailleurs celle de *l'édition des correspondances*, posée avec beaucoup d'acuité lors du très récent colloque du même nom, qui s'est tenu à Rouen en offrant une réponse électronique « croisée » à ce dilemme : méthode chronologique, thématique ou par destinataires⁵ ? Mais cette dernière approche, par destinataires donc, nous satisfera pour l'instant en mettant en lumière quelques zones d'ombre, en permettant au moins de souligner une particularité de la correspondance de Diderot, à savoir son nombre relativement faible de destinataires précisément, et en révélant dès lors l'importance de chacun. On notera aussi plus généralement le nombre modéré de lettres de Diderot. Comme le rappelle Laurent Versini, dans sa préface à l'édition la plus récente de cette correspondance⁶, Diderot, auteur avéré de 800 lettres environ, est loin d'en avoir laissé autant que Voltaire – dont environ 15 300 ont été à ce jour retrouvées – ou Rousseau – 6 000 environ. Mais, dirons-nous, c'est que le fait épistolaire repose sur le grand principe de l'absence : absence due à l'éloignement, à l'exil, ou encore à l'amour,

qui est une forme d'absence à soi-même. Voltaire et Rousseau ont expérimenté cruellement (au moins) les deux premiers, Diderot n'a connu que le troisième, combiné à l'éloignement périodique de l'amante, qui nous a donné le massif sublime des *Lettres à Sophie*. Ce fait proprement diderotien – l'absence d'absence, en somme – a raréfié grandement cette sociabilité épistolaire qui eût fait de lui un autre « Voltaire ». Un second grand principe, d'ailleurs, qui tend à favoriser l'éclosion des correspondances, et dont n'a pas bénéficié Diderot, est l'*oisiveté*⁷ : la professionnalisation croissante des intellectuels de son temps, dont il donna un exemple éclatant, fut un facteur particulièrement handicapant, chez l'écrivain, à la production de l'épistolaire.

- 3 *A contrario*, lorsque ces deux conditions – absence, oisiveté – sont réunies, comme lors des séjours bénis au Grandval, chez le baron d'Holbach, cela donne ces bouquets de lettres à Sophie, à Grimm, à Damilaville, à Mme d'Épinay, tous correspondants privilégiés d'avoir su distraire le temps si précieux du philosophe. Soulignons enfin que Diderot a produit sporadiquement (mis à part les lettres à Sophie), les vraies correspondances de l'absence : les lettres à la famille langroise, éloignée par l'espace géographique et celui, bien souvent, de l'incompréhension ; les lettres à l'actrice voyageuse Marie-Madeleine Jodin, qui sont comme un traité d'éducation tardif, destiné à une enfant prodigue et dévoyée ; les lettres au sculpteur Falconet et à son assistante Mlle Collot, installés à Saint-Petersbourg, à l'initiative de Diderot. Enfin, et surtout, celles de son propre voyage en Russie. C'est au moment du départ, à l'intention de ce Falconet qu'il compte bientôt retrouver, que Diderot énonce précisément cet axiome épistolaire qu'il a mis si longtemps à formuler :

Il me tarde bien d'éprouver une chose, que je soupçonne ; c'est qu'on aime plus tendrement encore ses amis au loin qu'au coin de son âtre ou du leur. C'est un si grand plaisir que de se retrouver ! (30 mai 1773, *Corr.*, XII, 229)⁸

- 4 Voilà pourquoi nous avons choisi d'étudier le cas un peu paradoxal des lettres à Mme d'Épinay, amie de toujours, mais amie si proche physiquement du petit cercle dans lequel gravitait Diderot, qu'elle mérita peut-être à peine une correspondance suivie, tandis que Sophie, l'amie absente, occupait tous ses soins.
- 5 L'amitié entre Mme d'Épinay et Diderot ne fut pas immédiate. Sa réticence, aux dires de certains, semble s'appuyer sur la mauvaise réputation de Louise d'Épinay⁹. Ami de Grimm toutefois, Diderot se laisse peu à peu apprivoiser par la maîtresse de celui-ci. En 1759, il est devenu tout à fait familier de la Chevrette, le château du couple d'Épinay. Mais c'est de cette proximité-là que jaillit pourtant, au sein de l'amitié la plus profonde, toute une série d'incompréhensions, de jalousies, de mécontentements, de brouilles, qui font souvent l'objet des lettres. Celles-ci seront généralement chargées de colmater les brèches, de réparer la confiance. Mais dès que le courant est rétabli, c'est l'épistolier qui réintroduit la distance, comme effrayé par une amitié trop fusionnelle, la souhaitant et la redoutant, tenant la dragée haute à celle qui le fascine et le trouble.
- 6 Ce que nous appellerons alors l'*écran* épistolaire – et sa forme atténuée, voire inopérante, la *fumée* – c'est la stratégie par laquelle la lettre, de peur d'attiser le feu de la relation, fait intervenir par tous les moyens un obstacle : individu, situation ou objet (l'écran, « le tiers incommode »), afin d'empêcher le duo de s'établir pleinement. Cette stratégie a pu, très souvent, s'établir entre Diderot et Sophie pour d'autres raisons, notamment afin de tenir à distance l'objet du désir, et ne pas compromettre celle qui doit rester pour toujours, aux yeux de l'amant, « l'honnête femme »¹⁰. Et d'ailleurs, ce que Diderot apprécie plus que tout, en ces premières années de fréquentation du groupe d'Épinay, c'est le caractère « honnête » (et pour tout dire « bourgeois »), familial, protecteur de ce cercle, qui n'est

pas loin de réaliser pour lui le rêve de « petit château », cet *azile* idyllique qu'il rêve de former parallèlement avec Sophie¹¹. Voici ce qu'il en écrit à Louise en 1761 :

[...] il est sûr que la première fois que M. Grimm reviendra à Paris, il me remmènera à la Chevette où je voudrais être ; car c'est là qu'est la paix, la gaîté, la liberté, le plaisir et le bonheur, et je le sçais bien. Mon respect à celle qui a sçu rassembler autour d'elle ce joli cortège-là. C'est vous, ma bonne amie (16 septembre 1761, *Corr.*, III, 305).

- 7 L'édition Roth-Varloot chiffre à 25 le nombre de lettres écrites par Denis Diderot à Louise d'Épinay, ce qui est fort peu s'agissant d'une amitié de plus de vingt ans (1760-1783). On suppose qu'en dehors de ces lettres, il put en exister beaucoup d'autres, non conservées ou perdues : ainsi des billets de travail, des billets mondains. Par ailleurs, une brouille sévère intervient vers 1767, entre Diderot et une partie de ses amis (du cercle d'Holbach comme du cercle Grimm), qui ne se dissipe véritablement qu'avec le départ pour la Russie et la reprise des relations, adoucies par la distance. Seuls des travaux communs (comme la *Correspondance littéraire*, ou l'édition de l'ouvrage de l'abbé Galiani en 1769, *Dialogues sur le commerce des blés*) rapprochent Louise et Denis dans cet intervalle. 1769 est aussi l'année où Louise entre en « correspondance réglée » avec l'abbé Galiani, désireuse de dissiper sa solitude et celle du « charmant abbé » exilé à Naples, désireuse probablement aussi de rivaliser avec Diderot et de faire œuvre épistolaire à son tour, avec un partenaire de même force que Denis¹². Lorsque le philosophe rentre de Russie, en 1774, l'âge et la mauvaise santé se chargent de maintenir la distance avec ses amis. Car on ne possède pas non plus de lettre à Sophie au-delà de cette date. Sur ces 25 lettres conservées, d'ailleurs, on regrettera que l'édition Versini, sous prétexte de place, en retranche encore sept, des billets notamment, car ils jouent un rôle précieux au sein d'une chronologie incertaine. Nous évoquerons donc succinctement les trois périodes suivantes : 1760-1761, que l'on peut qualifier d'idyllique ; 1762-1773, ou le règne d'un couple ambigu ; enfin l'année russe, 1773-1774, qui voit naître la réconciliation.

L'idylle

- 8 On distingue nettement d'abord, à travers la première période épistolaire, les prémisses d'une amitié très forte, faite de séduction et d'une complicité intellectuelle si intense que l'amitié avec Sophie en est visiblement menacée. Entre Louise et Denis, ce sont les lettres des années 1760-1761 qui échangent confidences sur le quotidien, inquiétudes sur la santé et nouvelles des opérations littéraires en cours. Le ton, léger, enjoué, intimiste avant l'heure, est très proche des lettres à Sophie :

Voici, Madame et bonne amie, ma journée d'hier : j'allai dîner avec un homme de bien [...]. Je mangeai comme un glouton que je suis [...]. Je me porte à merveilles. Je serais gai si je vous avais vu hier, ou si j'espérais seulement de vous voir aujourd'hui (10 février 1760, *Corr.*, III, 18-19).

- 9 Hélas, tant de bonhomie charmeuse ne va pas sans danger, et il faut constamment, dans cette passe périlleuse, que l'épistolier redresse la barre, soit par une allusion à Sophie (« Mais je viens de recevoir une carte qui m'appelle et qui me ferait aller au bout du monde », *ibid.*), soit par le détail de son activité : « Le marquis [de Croismare] a répondu ! Et cela est bien vrai ? Son cœur est-il bien fou ? [...] Car je me méfie un peu de vous tous. Quoique vous fassiez, il est sûr que je vous aime et que je vous aimerai toujours à la folie » (*ibid.*). Cette hyperbole finale est rendue possible grâce à l'*écran* du jeu intellectuel (la

mystification à propos de *La Religieuse*), obstacle mis en place pour détourner du marivaudage latent : il en sera toujours ainsi entre Denis et Louise.

- 10 Aussi est-ce sur le terrain intellectuel que l'amitié prospère : une véritable camaraderie même, faite d'une profonde complicité de pensée, de ton, et d'écriture. En juillet 1760, Diderot propose à Louise de remettre en forme son manuscrit du *Joueur*¹³. Plus que d'un compliment, c'est d'un adoubement littéraire dont ce billet témoigne :

En attendant, vous devriez bien relire, simplifier, mettre du naturel, de la douceur, de l'élégance, de la vérité, en un mot rendre cela bien lisse, bien uni et bien doux. Car je sens bien que je suis inégal, diffus, obscur, barbare, raboteux. Prenez votre lime et passez-la un peu là dessus (*Corr.*, III, 38).

- 11 L'année suivante, des compliments identiques accompagneront son jugement sur une œuvre, cette fois, de Louise :

Madame et bonne amie,
Je vous renvoie *L'Agent de lui-même*¹⁴ sans aucune correction [...]. Ne vous y trompez pas ; il n'y a qu'à souffler là-dessus pour ce [sic] que cela devienne tout ce qu'il vous plaira. Il me faut un peu plus de vérité, de naïveté et de chaleur [...]. N'allez pas vous imaginer qu'il y ait bien du travail. De la facilité avec laquelle vous travaillez, c'est l'affaire de sept à huit jours » (19 août 1761, *Corr.*, III, 296-297).

- 12 En effet ce n'est pas avec Sophie, dont il vante pourtant la liberté d'esprit et de ton, mais bien avec Louise, femme indépendante, aguerrie, mieux au fait des questions littéraires par sa fréquentation de Grimm, qu'il discute style, technique et manuscrits. On sait qu'en ces années de formation poétique, il s'intéresse de très près au langage des femmes, et leur accorde cette supériorité dans l'expression qui entre pour une grande part dans son modèle esthétique – ce modèle de simplicité, de franchise et de liberté dont il fera le cœur de son argumentation dans son texte *Sur les Femmes*¹⁵. Cette idylle intellectuelle avec Louise est toutefois fragile, sans cesse compromise par l'attitude de Grimm, jaloux sans doute à bon droit. Dans une autre lettre de l'été 1760, lui transmettant un document de travail (une copie d'une lettre à l'acteur Blainville), Diderot ne ménage point son collègue : « Voilà, Madame et très bonne amie, ce que vous pouvez communiquer au noir tyran qui m'envoya hier où j'aurais beaucoup mieux fait d'aller »¹⁶. Dès lors, le charme est rompu, et chaque lettre qui passe est comme un rendez-vous manqué, comme ce 13 ou 14 septembre, lors de la fête de la Chevette à laquelle il est convié :

Madame et bonne amie,
J'irai vous dire adieu et vous embrasser dans un moment. Il serait bien important que nous pussions causer ; mais cela ne se pourra pas. Il faut remettre après les fêtes, lorsque vous serez délivrée de votre grande et belle cohue (*Corr.*, III, 65-66).

- 13 Il avoue pourtant à Sophie, le lendemain, n'avoir pu résister à l'invitation de Mme d'Épinay. Cette lettre à Sophie, écrite en écho au billet précédent, reflète son dépit d'être exclus du couple Grimm/d'Épinay, dont il recherche la possession tel un enfant frustré. C'est la mise en scène épistolaire restituant l'atmosphère de la Chevette, qui dresse ici l'écran faisant obstacle au bonheur du philosophe :

Vers la fenêtre qui donne sur les jardins, Grimm se faisait peindre et Mme d'Épinay était appuyée sur le dos de la chaise de la personne qui le peignait (*Corr.*, II, 67).

- 14 Quelques jours plus tard, un événement donne à Diderot l'occasion de prendre sa revanche. Un double portrait de Louise et de Denis, commandé par Mme d'Épinay à Garand, peintre peu connu qui sut saisir le couple d'amis en sa première maturité, est restitué à Sophie grâce au talent de l'épistolier, et témoigne d'une complicité idyllique¹⁷ :

[...] on refait de moi un portrait admirable. Je suis représenté la tête nue ; en robe de chambre ; assis sur un fauteuil ; le bras droit soutenant le gauche, et celui ci servant d'appui à la tête, le col débraillé, et jetant mes regards au loin, comme quelqu'un qui médite. Je médite en effet sur cette toile ; j'y vis, j'y respire, j'y suis animé ; la pensée paroît à travers le front. On tire Mme d'Épinay en regard avec moi. C'est vous dire en un mot à qui les deux tableaux sont destinés. Elle est appuyée sur une table, les bras croisés mollement l'un sur l'autre, la tête un peu tournée comme si elle regardoit de côté ; ses longs cheveux noirs relevés d'un ruban qui lui ceint le front ; quelques boucles se sont échappées de dessous ce ruban, et les unes tombent sur sa gorge. Les autres se répandent sur ses épaules et en relèvent la blancheur. Son vêtement est simple et négligé¹⁸.

- 15 Outre que ce diptyque permet à l'épistolier de justifier son credo esthétique, qui privilégie la représentation du vivant au mépris de la bienséance, son autre mérite est d'offrir une représentation emblématique de la relation unissant les deux, et même les trois amis (les tableaux étant destinés à Grimm), relation faite d'admiration réciproque et de douce sensualité. Dans cette lettre à Sophie, le support pictural doit servir d'obstacle au soupçon. Mais Sophie est-elle vraiment dupe de la trop charmante marquise? L'écran ne serait-il pas là qu'un simple rideau de *fumée* ?
- 16 Carmontelle, à la demande Mme d'Épinay, viendra également dessiner les deux hommes¹⁹. Mais cette nouvelle séance de pose est perturbée, Diderot ayant éprouvé des maux d'estomac assez sérieux pour s'attirer bientôt la compassion épistolaire du couple²⁰ :
- Je reçois avec votre lettre un petit mot de lui. Il est sûr que vous me tournerez la tête tous deux. Qu'il est doux d'être aimé comme cela ! Je voudrais bien vous rendre tout le plaisir que vous me faites (automne 1760, *Corr.*, III, 117).
- 17 Comme entre Sophie et sa sœur Mme Legendre²¹, Diderot trouve un bonheur accompli, presque enfantin, à être pressé entre eux deux, aimé des deux côtés. En apparence, nul écran ne s'oppose enfin ici à sa jouissance, sauf la réprobation légère de Grimm (« il me gronde un peu, lui ») qui, limitant l'épanchement du *duo* Diderot/Louise, forme l'obstacle nécessaire et autorise à la fin ce *trio* singulier²². Mais c'est là un moment bien rare !
- 18 Cette dernière séance de pose a failli tourner à l'aigre. Il s'agissait pourtant, à travers ces mises en scène apaisantes, réconciliatrices (que ce soit en « posant » près d'elle ou pour elle), de maintenir avec Louise cette union oblique et sage, non dénuée de sensualité, sans toutefois compromettre la relation à Sophie, mise en *tiers* par une lettre adéquate.
- 19 La complexité des relations entre les deux groupes parallèles que Diderot fréquente, le Grandval et la Chevrette, se chargera de refroidir naturellement le rapport à Louise, et, mécaniquement, de restaurer la confiance de Sophie. Périodiquement d'ailleurs, l'épistolier insère dans ses lettres aux deux femmes de petits écrans, dissimulant et *révélant* à la fois son attirance pour la marquise. Obligé d'excuser en novembre 1760 son séjour au Grandval, si long qu'il suscite les célèbres « lettres immenses » à Sophie, le voilà qui minaud, dans une lettre à Mme d'Épinay, brouillée depuis un mois avec le baron d'Holbach :
- Je ne suis point fait pour la société, où l'on s'écoute si peu [...]. Je suis revenu. Je me suis mis à faire *La Religieuse* [...]. Je vais à tire d'aile » (novembre 1760, *Corr.*, III, 221-222).
- 20 Mais la lettre s'achève prudemment :
- J'y resterais [à Paris], et tout serait terminé. Mais est-ce qu'il ne faut pas que je la voye [Sophie], et elle donc (*ibid.*).

- 21 La brouille entre les deux cercles repose pourtant sur un motif bien futile : Thisbé, la chienne de Mme d'Aine, belle-mère du baron, a mis bas « deux jumeaux charmants », raconte Diderot à Sophie. « Pouf en fut un. Plusieurs grandes dames demandèrent Pouf. La dame d'Épinay fut préférée »²³. Toutefois le chiot n'a pas l'heur de plaire à Grimm, et voilà Pouf de retour au Grandval, dans un panier accompagné d'une lettre. Cet affront ne sera pas digéré, sauf de Diderot qui joue les sempiternels raccommodeurs : « J'ai voulu défendre la dame d'Épinay qui est l'amie de mon ami, et que je crois que j'estime et que j'aime »²⁴.

Un couple ambigu

- 22 À partir des années 1762, Diderot pénètre davantage le caractère ambigu, et fascinant par cela même, de Louise d'Épinay. En embuscade derrière ce véritable personnage de roman, il distille pour Sophie notes et observations avec d'autant moins de scrupule que ce nouveau ton d'entomologiste rassure sa maîtresse. Du fond de son château, la dame de la Chevette à de faux airs de « princesse au petit pois », en qui l'analyste se reconnaît presque :

Eh non ! cette femme n'est pas heureuse ! Est-ce que le bonheur est fait pour des âmes d'une certaine trempe ? C'est comme moi. Elle se désespère dans des moments où l'on ne soupçonne pas seulement la faute qu'on a commise. Si elle se plaignoit, on entendroit à peine ce qu'elle veut dire (25 octobre 1761, *Corr.*, III, 347).

- 23 Mais Louise est aussi bien « main de fer » que « gant de velours » :

C'est la femme la plus adroite à faire recrues. Il faut voir comment elle sait demander ce qu'elle veut. Il est impossible d'avoir une volonté quand il ne lui plaît pas qu'on en ait (à Sophie, 19 août 1762, *Corr.*, IV, 110).

- 24 Face à ce caractère déroutant, mais passionné, Diderot a depuis longtemps décelé la froideur de Grimm :

Grimm et elle sont partis hier pour Étampes [...]. Ils y seront sûrement heureux, autant qu'il est possible quand l'un brûle de passion et que l'autre n'a que des procédés. C'est que ce n'est pas un équivalent. Ce n'est pas la monnaie de la tendresse (*Corr.*, IV, 111.).

- 25 Aussi est-ce à bon droit qu'il prétend parfois se placer en modérateur, voire en suppléant de son ami. Au cours de l'été 1762, Diderot radicalise son pacte de fidélité épistolaire avec Sophie, perturbé qu'il est sans doute par le spectacle de la discorde qui déchire le Grandval et la Briche, nouvelle résidence de Louise. Un calomniateur a versé le poison de la jalousie dans l'oreille du baron d'Holbach, véritable Othello s'il en est : la baronne, sa femme, le tromperait avec Grimm, Mme d'Épinay serait aux abois, d'autres soupirants hanteraient également le Grandval : ainsi Suard, mais aussi Georges Le Roy, dit le « satyre des Loges »²⁵. Le sanglier d'Holbach se hérise, « la dame de la Briche a pris de la morgue »²⁶. On a beaucoup critiqué le caractère « potinier » de ces lettres à Sophie, qui narrent à plaisir les épisodes affectifs de ces cercles²⁷. Or il ne faut pas négliger, Jacques Proust l'a souligné à plusieurs reprises, la passion, « proustienne », avant l'heure, d'un Diderot résolument romancier dans son approche des relations humaines²⁸. Quoiqu'il en soit, de cette crise résulte une disparition totale des lettres à Louise pendant cinq ans, jusqu'en 1767²⁹. Diderot se serait-il montré trop prolixe (comme dans l'affaire impliquant Rousseau naguère), en lettres de remontrances et en conseils importuns ? De l'été 1762 l'on ne conserve qu'un court billet à la marquise, encore s'agit-il d'une demande

d'ouvrage³⁰. C'est que la vie, hélas, n'est pas un roman, et qu'on ne manie pas ainsi son monde d'un trait de plume.

- 26 Les relations épistolaires ne reprendront qu'en septembre 1767. Cette reprise n'est d'ailleurs pas à interpréter comme une réconciliation, mais comme le signe d'une nouvelle brouille, car il y a fort à parier qu'entre 1762 et 1767, période sans lettres, les relations se sont normalisées et se passent de commentaire. À partir de 1762, Diderot se rend fréquemment à la Briche pour écrire et travailler à la *Correspondance littéraire*³¹. C'est un séjour qu'il apprécie tout particulièrement, pour sa simplicité et le caractère d'intimité qui s'exprime à travers la conception nouvelle de ses jardins, de style anglais. Si l'on accepte l'idée que, selon une technique peu différente des *Rêveries* de Rousseau, mise au point dans les lettres à Sophie, Diderot, par ses descriptions de paysages et de jardins, tente d'exprimer ses états d'âme et ceux de son entourage, alors ce passage nous éclaire sur les dispositions de Mme d'Épinay depuis que, « chassée » par son mari, elle a quitté la Chevrette, et pris son indépendance auprès de Grimm :

Je ne connoissois point cette maison. Elle est petite ; mais tout ce qui l'environne, les eaux, les jardins, le parc, a l'air sauvage. C'est là qu'il faut habiter, et non dans ce triste et magnifique château de la Chevrette. Les pièces d'eau immenses, escarpées par les bords, couvertes de joncs, d'herbes marécageuses ; un vieux pont ruineux et couvert de mousse qui les traverse ; des bosquets où la serpe du jardinier n'a rien coupé ; des arbres qui croissent comme il plaît à la nature ; des arbres plantés sans symétrie ; des fontaines qui sortent par les ouvertures qu'elles se sont pratiquées elles-mêmes ; un espace qui n'est pas grand, mais où on ne se reconnoît point ; voilà ce qui me plaît. J'ai vu le petit appartement que Grimm s'est choisi ; la vue rase les basses-cours, passe sur le potager, et va s'arrêter au loin sur un magnifique édifice (à Sophie, 5 septembre 1762, *Corr.*, IV, 133).

- 27 Ainsi, dans ce cadre à demi-sauvage, Louise s'épanouit-elle désormais loin de tout modèle, de toute contrainte et du qu'en dira-t-on, conformément au portrait sensuel qui la montrait déjà tête nue dans une pose alanguie. Mais cette attitude possède son corollaire, dont souffrira Diderot : une forme de tyrannie en résulte, qui s'additionne à celle de Grimm d'une part, du baron d'Holbach, d'autre part. En septembre 1767, chargé comme un « damné » de la tâche du *Salon de 1767* pour lequel il nourrit une passion et qu'il ne livrera à la *Correspondance littéraire* qu'en 1768, tiraillé entre plusieurs exigences extérieures, il explose :

Ce billet de Grimm était assaisonné de quelques mots d'humeur qui me blessèrent ; que j'allois partout, excepté à la Briche ; que made d'Épinay y avoit été seule et m'avoit inutilement espéré, et qu'elle n'étoit récompensée des attentions qu'elle avoit pour mon goût et même mes fantaisies, que par une exclusion qui l'offensoit. Imaginez que je n'ai été au Grandval que pour servir le baron [...]. L'impatience me prend ; et rendu éloquent par l'injustice de tous ces gens-là, je fais une sortie épouvantable contre l'amitié. Je la peins comme la plus insupportable des tyrannies ; comme le supplice de la vie (à Sophie, septembre 1767, *Corr.*, VII, 130).

- 28 Diderot écrit alors une lettre très froide³² à Mme d'Épinay, qui se mue peu à peu en demande de réconciliation, enfin en quasi déclaration d'amour, à la condition qu'elle lui en accordera l'exclusivité. Le schéma s'inverse par rapport à celui des lettres précédentes ; derrière l'écran de la brouille, l'écrivain laisse filtrer de radieux mais utopiques rayons :

Bonjour, madame et belle amie. Je vous en prie ; ne faites pas comme les autres. Ne sommes-nous pas convenus qu'ils avaient une allure qui n'était pas la nôtre ? (début d'octobre 1767, *Corr.*, VII, 157)

- 29 Cet aveu est l'occasion de lui soumettre une proposition épistolaire qui n'a été faite jusqu'ici qu'à Sophie : « Si cela arrive, je m'engage moi à vous *rendre compte de tous mes instants*, et nous verrons si vous aurez l'injustice de m'accuser » (Corr., VII, 156). Le cadeau est de taille, s'agissant d'un épistolier si occupé, si peu exact, si inadvertant que Diderot, et témoin d'une attitude plus que courtoise³³...
- 30 En manière de réconciliation, de mystérieux échanges ont même lieu en novembre de la même année. Simulacres des êtres de chair, bustes et portraits sont à nouveau échangés : « La condition était que Grimm vous donnerait ces deux têtes, et que vous feriez achever mon portrait pour lui »³⁴. Mais en l'occurrence, n'a-t-on pas affaire à de nouveaux écrans ?
- 31 Témoignent de ces ambiguïtés à répétition les « gentilleses » échangées dans les derniers messages conservés jusqu'en 1769, escarmouches jamais portées de face : « il m'a blessé mortellement », écrit Denis à Louise au sujet de Grimm, vers le 10 novembre 1767³⁵. « Il faut dire que cet homme-là a l'âme d'un tigre hyrcanien » réitère-t-il à la mi-mai 1769³⁶. Et Louise elle-même n'est-elle pas devenue, comme il le confie à Sophie le 25 novembre 1769, « cette petite femme tracassière qui se mêle de tout et qui brouille tout »³⁷ ?
- 32 Même la lettre de septembre 1771, dénuée de caractère intime, un document de travail en apparence, qui vient ajouter un correctif au jugement de Louise d'Épinay sur l'*Éloge de Fénelon* par La Harpe, avant son insertion dans la *Correspondance littéraire* du 1^{er} novembre, ressemble davantage à un combat à fleurets mouchetés qu'à un débat entre gens comme il faut. En gros, Louise d'Épinay ferait l'éloge d'un sot : « Relisez, et vous sentirez combien il y a peu de ressort au fond de cette âme [...]. C'est une tête froide [...] et, s'il vous a touchée jusqu'aux larmes, c'est que vous avez l'âme sensible et tendre [...]. Pour Dieu, mon amie, abandonnez-moi les poètes et les orateurs ; c'est mon affaire »³⁸. Le jugement élogieux de Louise eut pourtant cette vertu de s'attirer, en contrepartie, la générosité de La Harpe dans le compte rendu, publié en 1774 au *Mercure de France*, qu'il fit à son tour des *Conversations d'Émilie*, écrites, dit-il, par une « excellente mère », ouvrage couronné en 1783 par l'Académie Française, peu avant la mort de l'écrivaine.
- 33 Mais derrière cette fumerolle soudain élevée entre les deux amis et qui, pour le coup, ne dut pas manquer d'un certain retentissement au moins semi-public, se profilent enfin des années d'apaisement.

1773-1774 : L'année russe

- 34 Cette année d'éloignement, qui ouvre une tranchée considérable dans la vie de Diderot, et dessine nettement un « avant » et un « après », tant sur le plan physique, émotionnel, qu'intellectuel et moral, voit se produire sur un plan épistolaire un curieux et bien compréhensible phénomène (y compris stylistique), à savoir l'abrasion de tous les différends et différences sensibles jusqu'ici entre les destinataires. Ce ne sont que réconciliations, protestations d'amitié, émouvants serments et, dans le cas de Louise, un très significatif gommage, dans le peu de lettres qui nous reste, des frontières qui séparaient jusqu'ici Sophie de la marquise. Notamment se suivent deux lettres datées du 22 juillet 1773, l'une adressée à « Mesdames et bonnes amies » (Sophie et sa sœur), l'autre à « Madame et bonne amie » (Louise d'Épinay), littéralement décalquées l'une sur l'autre, marquées des mêmes descriptions pittoresques de la Hollande où Diderot fait halte. Aux dames Volland : « Les soles, les harengs frais, les turbots, les perches et tout ce qu'ils appellent waterfish, sont les meilleures gens du monde »³⁹ ; et à Louise : « Vous me

permettez cependant de vous avouer que les lottes, les harengs frais, les turbots, les perches et tout ce qui s'appelle water-fish, sont les meilleurs gens du monde, et que je m'en accommode bien autant que de nos beaux-esprits »⁴⁰. Et ainsi de suite.

35 Or ce n'est pas là paresse de voyageur. Tout comme dans les « lettres jumelles » de l'été 1759, écrites en parallèle à Grimm et Sophie, lors du voyage à Langres pour le succession paternelle, un besoin d'informations communes, certes, explique le phénomène. Mais c'est surtout par la nécessité d'unifier et de renforcer le collectif auquel s'adresse l'épistolier, que se développe cette écriture circulaire, afin de l'aider à faire front contre la désunion fraternelle qui l'attend à Langres. De même, face au gouffre de l'aventure russe, il fait jouer à ce lectorat féminin le rôle d'un public solidaire, préfiguration attentive de la postérité. À peine un peu plus de réflexion teinte seulement les lettres adressées à Louise : « Vous me défendez de vous parler de ce pays ; je m'en garderai bien ; je sçais à présent la confiance qu'il faut avoir dans les récits des voyageurs. Combien je dirois aussi de sottises, si je voulois ! »⁴¹.

36 On est frappé surtout de la confiance soudainement revenue, au point que Diderot, par deux fois, recommande sa fille à Louise, comme il l'a fait à Sophie, autrefois promue tutrice pendant l'absence du père : « Si ma fille étoit assez bien avisée pour aller vous voir, je la recommande à vos bontés », écrit-il le 22 juillet 1773 à la marquise⁴² ; et le 18 août, dans cet élan totalisant par lequel il est tenté de s'adresser à tous ceux qu'il connaît : « Je vous recommande mon enfant. Je le lègue à tous mes amis. C'est à eux à suppléer aux bons conseils dont elle a besoin, et dont elle est privée par mon absence »⁴³. Cette avant-dernière lettre du corpus, dans l'incertitude de l'issue du voyage, est particulièrement riche en formules poignantes, qui semblent vouloir clore avec panache un ensemble contrasté :

M'inviter à ne pas vous oublier est presque une injure. Je me souviens toujours de vous. Notre liaison n'est pas d'hier ; et je ne me rappelle pas un seul instant qui en ait altéré la douceur [...]. Comme il ne faut répondre de rien, et que, sans m'en douter, je vais peut-être chercher au loin la fin de ma vie, permettez que j'en use avec vous comme avec tous ceux qui ont eu à souffrir de mes défauts, et que je vous en demande un sincère pardon.⁴⁴

37 La dernière lettre (9 avril 1774), écrite de La Haye sur le chemin du retour, sera tout particulièrement consacrée, avec une grande sollicitude, à la santé très chancelante de Louise, et surtout à la description touchante des retrouvailles, par-delà les brouilles, avec Grimm, l'ami de toujours, à Saint-Petersbourg.

38 Pour conclure, nous aurions aimé souligner le génie spécifique d'un Diderot capable de constituer sa correspondance, même incomplète et en pointillés, en œuvre d'art, à partir d'un corpus qui va déclinant en quantité, mais se renforce en intensité. Cette observation corrobore celle de Jean Fabre dans sa préface au *Neveu de Rameau*, quand il souligne que Diderot « n'a la possibilité d'être pur écrivain, c'est-à-dire poète, que par accès ou par fragments »⁴⁵. Génie donc de l'œuvre « inadvertante », notre épistolier mériterait fort, par la mise en œuvre d'une certaine créativité dans le choix éditorial, une édition de sa correspondance « par destinataires », chaque corpus s'enrichissant de portraits, d'articles ou d'écrits concernant le personnage en question. Ou bien, pour revenir à Mme d'Épinay, la biographie qui manque actuellement à cette remarquable femme de lettres pourrait s'orner, grâce à ce micro-corpus épistolaire, du bref témoignage d'une chaude amitié, parfois opaque dans ses intentions, mais pour le moins crépitante dans ses manifestations.

NOTES

1. *Diderot dans les Lettres à Sophie Volland, une Esthétique épistolaire*, préface de G. Benrekassa, Paris, Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 2007.
2. Une remarquable étude de Pierre Rétat, en insistant sur la polyphonie interne aux *Lettres à Sophie*, suggérait déjà implicitement l'extension de cette approche aux autres destinataires et leur comparaison réciproque (« La représentation de soi dans les *Lettres à Sophie Volland* », dans *L'Encyclopédie, Diderot, l'Esthétique. Mélanges en hommage à Jacques Chouillet (1915-1990)*, textes réunis par S. Auroux et Ch. Porset, Paris, PUF, 1991, p. 131-136).
3. Nous pensons notamment au travail fondateur de Benoît Melançon sur le sujet : *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle*, Montréal, Fides, 1996, viii/501 p. Préface de Roland Mortier.
4. Nous avons recensé, en collaboration avec B. Melançon, les différentes approches dont la correspondance de Diderot a fait jusqu'ici l'objet, dans la synthèse suivante : « État présent des études sur la correspondance de Denis Diderot », *Revue de l'AIRE, études sur l'épistolaire*, Paris, Champion, n° 30, hiver 2004, p. 181-208. Nous y citons l'autre étude de poids qui a contribué à mettre en valeur l'unité de l'œuvre épistolaire de Diderot : Geneviève Cammagre, *Roman et histoire de soi. La notion de sujet dans la Correspondance de Diderot*, Paris, Champion, 2000.
5. Colloque CEREDI/AIRE, « Éditer les Correspondances », sous la direction de François Bessire et Yvan Leclerc, Université de Rouen, 22-23 mars 2007, Actes publiés dans la *Revue de l'AIRE*, nouvellement intitulée *Épistolaire*, Paris, Champion, n° 33, hiver 2007.
6. Diderot, *Œuvres. Tome V. Correspondance*, éd. établie par L. Versini, Paris, Robert Laffont, 1997.
7. Et l'on pense bien sûr ici à M^{me} de Sévigné, l'un des grands modèles de Diderot, sa « divine commère ».
8. Diderot, *Correspondance*, édition de référence par Georges Roth puis Jean Varloot, Paris, Éditions de Minuit, 1955-1970, 16 vol., 982 lettres. Abréviation : *Corr.*
9. Comme Rousseau le prétend, certes avec un peu de mauvaise foi, au livre VIII des *Confessions* : « quelque effort que le désir d'unir tous ceux que j'aime m'ait fait faire en divers temps pour l'engager à la voir, jusqu'à la mener à sa porte, qu'il nous tint fermée, il s'en est toujours défendu ne parlant d'elle qu'en termes très méprisants. Ce ne fut qu'après ma brouillerie avec elle et avec lui qu'ils se lièrent, et qu'il commença d'en parler avec honneur. », *Œuvres complètes*, éd. Raymond et Gagnebin, Paris, Gallimard, t. 1, 1959, p. 381.
10. Voir notre thèse, section II, « Distance et fusion : le corps de l'honnête femme », chapitre II : « Diderot et son désir : une stratégie du contournement » (*op. cit.*, p. 167-201).
11. Voir Geneviève Haroche-Bouzinac, « Rêveries et châteaux en Espagne, Rousseau, Diderot », *Revue de l'AIRE, Recherches sur l'Épistolaire*, Paris, Champion, n° 29, hiver 2003, p. 49-58 ; ainsi que notre thèse, IV, « Tableaux mouvants : du visage au paysage », chap. II, 1, « le Petit Château ou l'idylle impossible » (*op. cit.*, p. 361-372).
12. Voir notre étude « Diderot, Galiani, d'Épinay : une nouvelle poétique épistolaire », dans *L'Œuvre de Mme d'Épinay, écrivain-philosophe des Lumières*, Actes du Colloque international de Nice, 23-24 novembre 2006, dir. Jacques Domenech, à paraître.
13. Selon l'éd. Roth-Varloot, il s'agirait du 4^e acte de l'adaptation par Diderot du *Joueur*, d'après *The Gamester*, « tragédie » d'Edward Moore, créée par Garrick en 1753 au théâtre de Drury-Lane, et qui fut un triomphe.

14. Les commentateurs de Diderot, comme R. Lewinter, se sont interrogés sur cette pièce, inconnue à ce jour : « Serait-ce une parodie de *L'Amant de lui-même*, de J.-J. Rousseau, ou une réplique de cette pièce ? », LEW., V, 610, n. 2.
15. *Sur les Femmes*, compte rendu de l'Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles par Thomas, essai publié en janvier 1772. Le texte de Diderot parut dans la *Correspondance Littéraire* du 1^{er} avril 1772 (LEW., X, 31-53). Voir également l'intéressant débat entre Diderot et Louise d'Épinay sur ce point, dans Mary Trouille, « Sexual/Textual Politics in the Enlightenment : Diderot and d'Épinay Respond to Thomas's Essay on Women », *Romantic Review*, 85/2, mars 1994, p. 191-210, ainsi que notre thèse, I, « Genèse et ambitions d'une relation épistolaire », au chapitre III, « Diderot et la question épistolaire : usage du langage et poétique des lettres – Le langage des femmes, un paradigme audacieux » (*op. cit.*, p. 98-108).
16. 2 septembre 1760, *Corr.*, III, 48-49.
17. Le portrait de Diderot par Garand n'est connu que par une gravure. Celui de M^{me} d'Épinay semble perdu.
18. Lettre à Sophie, « à la Chevrette, ce 17 septembre 1760 », *Corr.*, III, 73.
19. *Grimm et Diderot*, Dessin de Carmontelle, conservé au Musée Condé, à Chantilly.
20. « J'avais pris du froid, tandis que M. de Carmontel nous dessinoit. J'avois quelques douleurs d'estomac, avant que de me mettre à table. Elles augmentèrent. Je crus qu'il n'y avoit qu'à s'aller chauffer les pieds, et qu'elles passeroient. Je me trompois. Je me doutois bien de l'inquiétude que j'allois vous donner à tous les deux » (*Corr.*, III, 115).
21. « Je ne souffre point ; je dirois presque que j'aime, à lui succéder. Il me semble alors que je presse son âme entre la vôtre et la mienne » (à Sophie, lettre du 3 août 1759, *Corr.*, II, 193).
22. « En vérité, j'en suis touché jusqu'à en pleurer. Quand est-ce donc que je l'embrasserai ? Quand vous baiserez-vous la main ? Il me gronde un peu, lui. C'est son caractère. Avec cela, il n'y en a qu'un au monde, et nous l'avons » (*Corr.*, III, 117).
23. Lettre du 14-15 octobre 1760, *Corr.*, III, 148.
24. *Op. cit.*, 149.
25. Voir l'évocation de toute cette affaire dans les lettres à Sophie des 18 et 22 juillet 1762.
26. Lettre à Sophie du 25 juillet 1762, *Corr.*, IV, 65.
27. On connaît bien sûr la diatribe que constitue à cet égard le texte de Barbey d'Aurevilly, *Goethe et Diderot*, Paris, Dentu, 1880 (repris dans Barbey d'Aurevilly, *Contre Diderot*, Paris, éd. Complexe, coll. « Le Regard littéraire », 1986). Mais Laurent Versini, dans sa Préface à la correspondance, ironise lui aussi sur ces « cancans de salon » dont Sophie ferait ses choux gras, et orienterait ainsi le contenu des lettres du philosophe... (*op. cit.*, p. iv, vii-viii).
28. Jacques Proust, « Ces lettres ne sont pas des lettres... À propos des *Lettres à Sophie Volland* », *Équinoxe* (Japon), n° 3, hiver 1988, p. 5.
29. À cela près que les années 1763 et 1764 sont quasi exemptes de lettres, tous destinataires confondus.
30. « [...] le 4^e volume de cette mauvaise traduction d'Amélie », juillet 1762, *Corr.*, IV, 49.
31. « La dame de la Briche me tourmente comme une âme damnée, pour l'aller voir à la Briche, ce que je ne veux ni ne peux faire, et pour continuer la Correspondance de notre ami ; ce à quoi je suis tout entier, après mon devoir et ma folie », à Sophie, 31 octobre 1762 (*Corr.*, IV, 209).
32. « Madame, /J'ignore si l'on n'aime pas ses amis quand on ne sent pas le besoin de les voir ; mais je suis très sûr que, quand on s'en défait pour des motifs frivoles, c'est qu'on ne s'en soucie guère [...]. Si je vous jugeais d'après votre lettre et d'après mon cœur, je vous dirois : 'Vous ne m'aimez plus.' Mais je n'en crois ni la sécheresse de votre lettre, ni le pressentiment de mon cœur. Vous m'aimez toujours ; vous m'aimerez toujours. Et je le crois, parce que je souffrirais trop si je ne le croyais pas » (début d'octobre 1767, *Corr.*, VII, 154-157).
33. La formule a déjà été prononcée, avec ô combien de ferveur, le 6 novembre 1760, à la fin d'une lettre à Sophie : « Je mets si peu de prétention à ce que je vous écris, que, d'un courrier à

l'autre, la seule chose qui m'en reste, c'est que j'ai voulu vous rendre compte de tous les instants d'une vie qui vous appartient, et vous faire lire au fond d'un cœur où vous réglez », (*Corr.*, III, 242). C'est nous qui soulignons. Pour cette tentation diaristique avant l'heure, on se reportera à notre étude sur la question (section III, « Rassembler le moi épars », *op. cit.*, p. 203-305).

34. Il s'agit là d'œuvres sculptées de M^{me} Therbouche, offertes vers novembre 1767 (*Corr.*, VII, 210-211).

35. *Corr.*, VIII, 213-214.

36. *Corr.*, IX, 49-51.

37. À propos du travail d'édition entrepris en commun sur l'ouvrage de l'abbé Galiani (*Corr.*, IX, 229).

38. *Corr.*, XI, 180-184.

39. *Corr.*, XIII, 31.

40. *Corr.*, XIII, 34.

41. *Ibid.*

42. *Corr.*, XIII, 38.

43. *Corr.*, XIII, 47.

44. *Ibid.*

45. Diderot, *Le Neveu de Rameau*, éd. Jean Fabre, Genève, Droz, 1963, Introduction, p. XLIV.

RÉSUMÉS

Les 25 lettres de Diderot à Mme d'Épinay (dans l'édition Roth-Varloot de sa *Correspondance*) ne sont pas représentatives de l'intense relation qui unit les deux écrivains, sauf « en creux ». En effet ce nombre restreint dit autant les brouilles, revers d'une extrême affection qui parfois compromet la relation à Sophie Volland, que la très grande familiarité qui souda les deux collaborateurs de la *Correspondance littéraire*, au point de leur épargner de s'écrire. Cette étude pose les jalons d'une relation complexe qu'il conviendrait d'approfondir par celle des chantiers littéraires travaillés de concert. Nous en avons retenu trois périodes, celle d'une amitié idyllique sur fond de séduction (1760-1761), au cours de laquelle Diderot se laisse happer par le couple Louise d'Épinay/Grimm pour vivre selon les lois d'un quasi trio amoureux. Puis celle, plus conflictuelle, qui le livre aux querelles des deux groupes rivaux du Grandval et de la Chevette (plus tard La Briche), au cours de laquelle ses talents de médiateur échouent à instaurer la paix, mais où la relation « professionnelle » trouve son rythme de croisière (1762-1773). Enfin celle du voyage en Russie (1773-1774), qui féconde à nouveau la veine épistolaire, cette fois par l'éloignement et la vision pathétique d'une carrière qui pourrait toucher à sa fin. Les lettres se ressentent de cette urgence, marquées par une rhétorique de la réconciliation qui tend à estomper les frontières séparant les différents destinataires, notamment Sophie et la marquise, dépositaires par anticipation de la figure de la postérité.

Diderot as a master of ambiguity in his letters to Mme d'Épinay

Diderot's 25 letters to Mme d'Épinay (in the Roth-Varlot edition) are unrepresentative of their intense relationship, except negatively. The limited number reflects both their disputes (the other side of great affection, which sometimes endangered Diderot's relationship with Sophie Volland) and the very great familiarity uniting the two collaborators on the *Correspondance littéraire*, which meant that they did not need to write to each other. Three periods of this

complex relationship are studied in this article: firstly an idyllic friendship with an undertow of seduction (1760-61) when Diderot was swept up by the couple composed of Louise d'Épinay and Grimm in what was almost a love triangle; then the more stormy period (1762-1773) when he was caught in the quarrels of the two rival groups at Grandval and la Chevrette (later La Briche) and when his talents as mediator failed to make peace but when their professional relationship developed; and finally the Russian journey (1773-1774) when distance stimulated the letter-writing vein, also encourage by a pathetic vision of a career perhaps coming to an end. The letters express this urgency, with a rhetoric of reconciliation which tends to blur the frontiers between the different recipients, especially Sophie and the marquise who are coming to represent posterity.

AUTEUR

ODILE RICHARD-PAUCHET

Université de Poitiers